

Je me souviens



Histoires d'une chapelle



Ce livre a été préparé pour accompagner l'exposition Sonorités d'Été à la chapelle du Saint-Esprit à Auray (12 juin au 20 septembre 2026).

Il recueille 100 souvenirs vécus dans ce lieu et présente un souvenir par page. Il propose une lecture interactive de l'exposition à destination des visiteurs les plus curieux et curieuses.

Cet objet restera comme une trace de toute cette aventure humaine et artistique vécue à Auray.

Ses auteurs sont l'artiste sonore Félix Blume et la commissaire de l'exposition Yola Couder, ainsi que tous les habitants et habitantes ayant répondu à l'appel à témoignage lancé dans le Pays d'Auray en automne 2025.

L'exposition Sonorités d'Été présente l'œuvre monumentale Pluie d'Été.

Depuis les hauteurs de la chapelle du Saint-Esprit, des gouttes d'eau viennent percuter une centaine de tambours métalliques disposés sur le sol au centre de la chapelle. Cela permet de créer une mélodie douce et irrégulière faisant écho au bâtiment.

Ce projet d'exposition est né du pari de la commissaire de l'exposition Yola Couder de venir dévoiler la chapelle dans sa nudité tout en l'habillant par le son. Une question s'est posée : est-ce qu'une création sonore pourrait venir interagir avec la hauteur de cette chapelle et aller y chercher ses sonorités profondes ?

L'artiste sonore Félix Blume a imaginé et conçu une Pluie d'Été sur mesure pour la chapelle. Au fil de ses voyages, il rencontre des populations et des communautés qui sont invitées à participer au processus créatif, qui devient souvent collaboratif.

L'enregistrement et l'écoute permettent de saisir l'imperceptible, en offrant un prétexte à la rencontre avec les autres. Lorsqu'il conçoit l'œuvre Pluie d'Été pour la chapelle, il propose une forme d'écoute du lieu dans le lieu.

Au-delà des sonorités qui s'accordent entre l'installation artistique et le volume de la chapelle, l'œuvre souligne la verticalité des âges du bâtiment. La chapelle du Saint-Esprit croise une multiplicité d'histoires personnelles vécues qui se mêlent et se font écho sans se bousculer.

Et puisque l'on ne peut faire parler les pierres, ce sont des hommes et des femmes qui ont témoigné et raconté leurs intimités vécues dans ce bâtiment.

Ces récits ont été enregistrés, travaillés et enfin intégrés à la composition de l'installation Pluie d'Été. Une sélection de 100 bribes de souvenirs est inscrite sur des tambours métalliques visibles dans l'exposition.

Symboliquement les gouttes d'eau font résonner ces tambours, et donc ces souvenirs, faisant écho au temps qui passe et qui efface progressivement son histoire et les traces du passé.

Toutes ces histoires individuelles créent notre mémoire collective, elle se trouve ici ravivée le temps d'une exposition.

Il y a eu énormément de choses dans ce bâtiment finalement. Oui, beaucoup de vies du XIIIe siècle jusqu'à nos jours. C'est intéressant, finalement, de remonter dans le passé, à partir d'un vieux bâtiment, comme la chapelle.

(0)



*Auray. Façade de l'ancienne église du Saint-Esprit
devenue la caserne Duguesclin, côté cour.
Archives départementales d'Ille-et-Vilaine, 6 Fi AURAY 127*

C'est des souvenirs de gamins.

(1)

Pour nous c'est pas la chapelle c'est la caserne
Duguesclin ! On l'appelait la caserne à
l'époque. La caserne c'est la caserne.

(2)

C'était le lieu de vie pour les pompiers et leurs familles. Les gens mettaient leur linge à sécher dehors. C'était vraiment comme un petit immeuble.

Quand il y avait le feu, c'était la sirène qui sonnait au-dessus de l'église. C'est pour ça que les gens étaient logés là à l'époque.

L'appartement c'est juste une habitation. Il n'y avait ni descente d'eau, ni gaz. Il y avait juste le bois et le charbon. On mettait du bois et du charbon par-dessus. Derrière la caserne, on avait l'accès à l'eau et aux caves. Avec quelques poules pour les œufs.

Il y avait quatre étages donc huit familles et ce qui m'a surtout impressionnée c'est qu'il y avait au moins quinze paires de sabots en bas à l'entrée.

Quand les pompiers arrivaient en intervention à vélo, ils jetaient leur vélo au plus vite pour aller s'habiller au plus vite et partir au plus vite. Les plus anciens pompiers sont rentrés en 1946. Ils sont restés jusqu'en 1983.

Quand j'étais jeune sapeur-pompier, on m'a juste appris à rouler, dérouler les tuyaux. Et puis après, on te donnait une tenue, puis tu allais au feu. Je suis monté directement dans les camions d'incendie.

On jouait au Tour de France avec des billes et
des petits cyclistes.

(9)

On organisait des mariages entre enfants. Les enfants se déguisaient. Et ma maman nous donnait des bouteilles de Pschitt orange ou citron, et des biscuits pour qu'on fasse une sorte de goûter. C'était le banquet des mariés ! Et il y avait tous les copains et les copines du quartier. On était une bonne bande.

Les amoureux montaient tout en haut de la tour. Et ils se faisaient des bisous, mais il fallait qu'on les entende du bas de la tour. Et nous, on comptait. Des fois, on comptait beaucoup !
C'était des moments très drôles.

Quand la sirène retentissait, quand les pompiers étaient appelés en intervention, on les voyait débouler en courant dans la cour de la chapelle.

Je me souviens que dans l'escalier il y avait
des lampes électriques avec des boutons en
porcelaine.

(13)

C'était assez rigolo aussi, parce que dans les logements, c'était très primaire, on voyait des morceaux de colonnes, ou un morceau de voûte dans le séjour. Ça faisait des logements complètement atypiques.

Les appartements des pompiers avaient des dimensions étonnantes, on pouvait même faire du vélo autour de la table de la cuisine tellement c'était grand.

Le craquement de l'escalier en bois, c'était un grand escalier en colimaçon tout vermoulu.

Peut-être qu'avec le temps on enjolive les choses mais il faisait bon vivre dans cette chapelle devenue caserne. En tout cas, les enfants avaient cette liberté. Dans la cour il y avait des voitures à pédales, des tricycles, des ballons.

J'avais bien arrangé avec une tenture à fleurs
bleues et mon lino aussi était bleu.

(18)

On jouait beaucoup à la poupée. On jouait aux cochons. Le truc caché sous le drap. Il y avait des enfants qui se cachaient sous le drap. Il fallait que l'autre, qui n'avait pas vu, devine qui était en dessous. C'était des jeux comme ça. On faisait des cabanes.

Pour la saillie des juments il y avait deux étalons, tous les cultivateurs du coin venaient là. Regarder le haras, c'était le truc interdit ! J'avais une petite sœur qui était très intriguée, elle était toujours assise sur la fenêtre. Aussi, de l'infirmier, on dominait les faits. Il y avait ces hennissements des juments. On était un peu effrayés quand même. Je ne sais pas quel âge on avait !

Faire la course dans les vieux escaliers ! On avait interdiction d'aller cavalier là-dedans, mais évidemment qu'on y allait !

(21)

Dans la caserne c'était la valse de l'eau, jusqu'en 1960 quand Étienne a installé l'eau courante. On allait au puits chercher l'eau avec le seau, comme à l'ancienne, et ça a duré très longtemps, comme ça.

Le dimanche c'était les gardes des pompiers et les manœuvres. Belote, télé, fumée. Et la chopine, comme ils appellent ça, c'était les demi-quarts de vin. C'était très convivial. Il y avait une très bonne ambiance.

C'était succinct, parce que question sanitaire, il n'y en avait pas. Il fallait aller à l'extérieur. On avait juste des lavabos en zinc, avec l'eau froide.

On était deux foyers par étage et toutes les semaines il fallait laver les escaliers. Chacune son tour. J'aimais vous dire que c'était propre !

(25)

Au lavoir du Drézen l'eau était limpide et bonne. C'était de l'eau de source tiède, pas froide. Moi, j'étais toute jeune, toute gamine. J'allais laver le linge de mes parents au lavoir. J'avais entre 9 ans et 9 ans et demi.

En rentrant de l'école on avait des chaussons
tout chauds que maman nous préparait. Une
fois ils étaient même un peu brûlés !

On n'allait pas dans les appartements chez les uns et chez les autres. Sauf quand on a eu la télé. Ils venaient s'asseoir, voir *La piste aux étoiles* ou le catch ! On riait beaucoup de voir les réactions de certaines voisines qui le vivaient vraiment à fond !

J'aime bien être dans les hauteurs de la chapelle, vers les cieux de la chapelle. C'est un retour vers le passé quand je suis en haut parce que je vois des choses que vous ne voyez pas.

Autrefois, il y avait un manoir seigneurial,
le manoir du commandeur du Saint-Esprit.
Aujourd'hui, il a disparu, à la place il y a le
parking.

En 1777, ce fut d'abord un hôpital pour personnes indigentes, qui se faisaient soigner et qui y étaient également hébergées.

La chapelle sert de prison en 1795, pour enfermer les vaincus de l'expédition de Quiberon. Puis en 1914, elle a servi pour héberger les internés civils. C'était des Autrichiens, des Allemands, des Hongrois, des Tchèques de l'Empire austro-hongrois qui vivaient en France et qui, le jour de la déclaration de guerre, se sont retrouvés ennemis. Ils ont été casernés jusqu'en décembre 1914, c'était l'équivalent d'une prison.

La chapelle sert de grenier à grains pendant la Révolution.

En 1923 la commune d'Auray devient propriétaire du bâtiment qui est quand même assez symbolique dans l'histoire de la ville, il est monumental.

Transformée en caserne au XIXe siècle par l'armée il y a eu cinq niveaux dans la chapelle. En 1982, le bâtiment est classé aux Monuments historiques.

Mon grand-père était officier dans cette caserne, de 1898 à 1913, il a terminé sa carrière de militaire ici.

Formation le samedi matin dans une pièce dédiée à la gendarmerie. Tous les jeunes de 18 ans allaient là-bas, avant qu'ils reçoivent leur intégration dans une caserne quelconque en France. En espérant que nous aurions été de bons soldats.

Des centaines de gens sont morts ici, là, ici, de faim. Lors des fouilles de 1990 ils ont trouvé des squelettes. La commission militaire a décidé 206 exécutions. Ils ont été donc fusillés au Champ-des-Martyrs à Auray. Et on leur a créé à ce moment-là même un mausolée.

1791 est la date officielle de la dernière messe.
Mais en 2007 il y a eu une grande messe pour
les 50 ans de sacerdoce du curé d'Auray : le
Père Colette, Adrien. C'était la fête. Il y avait
plein de monde !

C'était à l'origine l'une des commanderies les plus riches de Bretagne !

Après tout, le monde change. Je ne vais pas en faire une maladie. Au Moyen-Âge, on faisait la fête dans l'église aussi ! Il ne faut pas se renfermer. Qu'elle serve, c'est bien.

Ce sont des lieux d'histoire, quand les murs sont solides, il n'y a pas de secret. Finalement, ce bâtiment n'a jamais été inhabité ni abandonné. S'il n'avait pas été transformé, il ne serait peut-être même plus là aujourd'hui.

En 1956 j'étais apprenti mécanicien, on faisait du dessin industriel, c'était à nous de faire un éclaté de ce qu'on avait vu, c'était pas évident.

Jusqu'en 1962 à peu près la cour est occupée par des bâtiments préfabriqués en bois qui hébergent une école d'apprentissage sur les métiers du bois. Il y avait aussi des salles de cours de l'actuel lycée Bertrand Duguesclin qui étaient hébergées là.

C'était une époque cool. On avait une table d'école mais c'était sérieux, il ne fallait pas tricher. Il y avait des interrogations. Et puis on jouait à la marelle ou au cochon pendu.

Et comme il n'y avait que des garçons, nous
ça nous intéressait ! C'est à d'autres mondes,
d'autres époques.

Tout le rez-de-chaussée est devenu les ateliers municipaux des peintres, des menuisiers, des maçons de la ville.

Ah il y avait des bonnes machines ! Une bonne scie à ruban. Et une combinée qui faisait dégauchisseuse, raboteuse et toupie.

Le Dojo Alr  en était au dernier étage de la chapelle. C'était sous les toits. Ils avaient fabriqué un tapis.

La bibliothèque municipale était au dernier étage. C'était des livres posés sur des tables, dans des boîtes. C'est le travail de reliure qui m'a marqué. Pendant les vacances j'aidais la bibliothécaire à retaper les vieux bouquins. C'était passionnant.

Je me souviens encore de l'odeur du bois et
des livres. Une odeur d'humidité, un parfum.

(50)

Les livres étaient avec du papier bleu, c'était
des livres avec du papier très fin.

(51)

En 1968 il y avait les Assedics dans une pièce là-haut. Il fallait pointer au chômage à cette époque-là. J'avais à peine 20 ans.

En 1972 je suis rentré comme responsable de l'atelier-menuiserie et ça m'a fait assez drôle parce que quand on était au centre d'apprentissage, on avait pitié des gens qui travaillaient là. Parce que c'était noir de chez noir. La principale activité, c'était la fabrication des boîtes à reliques. On avait deux modèles qui servaient aux fossoyeurs du cimetière.

Après j'ai connu la chapelle avec la CGT j'étais syndiqué, c'était un peu mal vu au niveau patronal, alors que c'était pour notre bien qu'on était syndiqué, pour améliorer les conditions de travail.

La partie droite du rez-de-chaussée était occupée par le comité contre la faim. Il y avait des permanences pour que les gens nécessaires viennent se servir librement. Ils récupéraient toutes sortes de vêtements. Tout ce qui pouvait servir à donner aux gens.

Le marché de Noël, c'était l'attraction des Alréens au moment des fêtes de fin d'année, un lieu de rencontre où les gens se retrouvent. Pierre Bonnec avec son équipe d'amis préparait pendant des mois la création des grands décors, comme l'atelier du Père Noël avec ses lutins, ou celui sur le thème de l'école.

On a installé une patinoire de 110 m² pour Noël. C'est devenu un lieu d'échange intergénérationnel, on se racontait l'histoire du lieu et on s'amusait. C'est aussi ça Noël ! Devant le succès de la patinoire on avait organisé une entrée à la méthode Disney, il y avait une file d'attente avec des panneaux indiquant les temps d'attente. On a été surpris, les gens ont attendu jusqu'à 45 minutes !

J'ai vu des gosses avec des étoiles dans les yeux ! Il y avait le Père Noël à son bureau, son lit clos derrière pour qu'il puisse dormir, des belles banquettes en cuir que j'avais empruntées chez un collègue.
On a quand même fait le marché de Noël pendant près de 15 ans.

Quand les Nuits Soniques font trembler les
murs.

(59)

Faut aller interviewer les pierres, elles ont des souvenirs. Elles ne diront peut-être rien, mais elles ont plus de souvenirs que nous. Elles diront toute la vérité, rien que la vérité. Nous, on se taira sur certaines choses...

Ils ont pris des burins et des marteaux, ils ont cassé un beau linteau en pierre du bas de la fenêtre pour laisser une place. Ils ont récupéré le bois dehors. Quand l'architecte des bâtiments de France avait su ça... Oh la cata !

Il y a quelques années, j'ai vu remettre une poutre. Une grosse poutre dans la chapelle. C'était impressionnant.

45 m de long, 13 m de large, 22 m de haut.
Je préfère dire que c'est une cathédrale.

(63)

Il y a tout là-haut des signes gravés dans la pierre : rond, croix, triangle. La présence des artisans est toujours là. Vous imaginez, ils ont gravé au burin pour être payés le soir à la pierre posée. C'est incroyable !

J'ai élaboré une technique de lancer de canne
à pêche pour atteindre les hautes poutres et
pouvoir tirer les câbles !

(65)

Arrivée de la nacelle Lightlift 14.72, il suffisait d'enlever son panier pour atteindre les cieux de la chapelle.

La trace de son passé est aussi à l'intérieur.
Donc, ça fait quelque chose de vivant. Ça fait
toute une mosaïque sur les murs.

(67)

Trois études ont été menées en 2010. Une étude architecturale menée par l'architecte des bâtiments de France. Une étude archéologique poussée. Une étude pour la transformation de l'édifice en un projet à vocation culturelle. Malheureusement, ça n'a pas encore abouti.

Je suis née avec toute ma fratrie dans ce bâtiment. J'y suis restée de ma naissance en 1951 jusqu'à 1959. Quand mon dernier frère est né, on a habité dans la petite maison dehors. Quand il est arrivé dans la maison, on jouait dans la cour, c'était l'époque du hula-hoop.

Mes parents sont arrivés là tous les deux célibataires, en 1947. C'était deux employés de la ville d'Auray qui se sont rencontrés là. Mon papa était assez blagueur, il disait toujours : «Un soir il y a eu une panne d'électricité et comme votre mère a eu peur, je lui ai proposé ma bougie.»

L'internat des garçons était dans le centre d'apprentissage. Le soir, quand ils allaient au réfectoire, comme nous on était cinq enfants à monter jusqu'au deuxième, souvent ils nous prenaient, ils nous portaient et nous faisaient la chaîne pour nous monter !

J'ai passé ma sixième et ma cinquième à l'intérieur de la caserne. Jusqu'à juin 1967. Nous étions uniquement des filles. Et même à la cantine, on ne mangeait pas avec les garçons. On était bien séparées. Les garçons, on ne les voyait pas. On ne les a jamais vus.

C'était un peu spécial parce qu'on partageait la cour avec les pompiers. Il y avait quand même une certaine discipline, quand on entendait la sirène on se mettait de côté pour ne pas les gêner.

C'était la première cantine du collège.
On achetait un petit jeton qu'on donnait en arrivant à la cantine. C'était rudimentaire, une soupe de carottes avec un bout de viande, enfin, c'était chaud, l'hiver, c'était bien. C'était en 1953 ou 1954. J'avais 6 ans.

Je me rappelle de la fille du commandant.
Je me rappelle même de son nom Anne-
Claude. Mais nous, on n'avait pas du tout de
relation avec les pompiers, ni avec leur famille.
On était tellement disciplinées qu'on n'aurait
même pas osé aller essayer.

On avait une copine de classe drôlement débrouillarde. Un midi, elle nous dit : «vous ne voulez pas avoir un dessert supplémentaire ?» Nous, on était contentes. Alors, on est allées échanger notre aide à la vaisselle contre un double dessert. C'était le club des gourmandes.

L'été, la Ville d'Auray, pour gagner un peu d'argent, en accord avec l'Éducation nationale, louait des chambres à des colonies de vacances. Et en l'occurrence, j'ai le souvenir de ne voir que des filles !

Mon seul souvenir de la caserne, c'est les pompiers. Mes deux enfants sont nés là. On y a vécu de 1956 à 1978.

Ce n'était pas la joie joie.

(79)

Mon premier souvenir à notre arrivée dans la caserne c'est de voir notre buffet mis en biais. Il était dans l'angle de la grande pièce qui servait de cuisine, de salle à manger, de salle de bain. C'était le seul point d'eau.

Pour jouer on a utilisé tout l'environnement. Il y avait un couvreur. On récupérait tous les petits morceaux d'ardoises. Ça faisait les pièces de monnaie. Parce qu'on rendait la monnaie quand on jouait à la marchande.

J'étais le facteur. Appuyer sur la poignée,
lire les lettres, payer les pensions... Expliquer
pour la première fois le mot «thésauriser» aux
familles.

Je me souviens bien d'avoir grimpé les quatre étages, d'avoir descendu bien des fois cet escalier. Il y avait une solidarité à l'époque. Quelqu'un manquait de sucre ou de l'huile. Allez hop, ils allaient l'un chez l'autre.

Ma voisine du dessus, Renée,
j'aurais aimé siffler comme elle.

(84)

J'ai habité la caserne Duguesclin à partir de l'âge de 6 ans, et je l'ai quittée en robe de mariée, j'avais 21 ans. On y a passé notre enfance et notre adolescence, presque jusqu'à l'âge adulte.

Ma sœur avait dessiné une fresque dans le cagibi, on en voit encore un bout. Après destruction des étages ça a été une émotion énorme.

Aujourd'hui j'explique à mes petits-enfants
que je suis née là. Que des gosses, il y en a eu
un paquet de nés-là. Ils me disent, ben c'est
pas possible, il n'y a pas d'escalier !
Et maintenant, quand on passe par là, c'est le
château de mamie, bien sûr.

C'était les plus belles années.

(88)

Quand une maison est occupée, elle vit, un bâtiment, il faut que ça serve ! Moi, j'ai toujours pensé qu'ils auraient fait une salle pour faire des concerts ou des orchestres philharmoniques.

La Kevrenn Alré est restée jusqu'en 1989 dans les étages de la caserne. On avait même collé des cartons d'œufs sur tous les murs pour faire de la correction acoustique. On était au deuxième étage, après on a eu le troisième étage. Les batteurs étaient en dessous des bombardes. Après on est descendus d'un étage, on a hérité du local des pompiers. Maintenant on est dans le bâtiment à côté. On est restés dans le quartier.

Le judo était dans les combles avec ses planchers en bois, parfois quand on répétait il y avait un morceau de plâtre qui nous tombait sur la tête, c'était quand même une époque, ce serait invraisemblable aujourd'hui !

J'ai beaucoup de souvenirs là-bas. Je me souviens des fêtes. On restait tard. On nous a fait dormir dans l'armoire quand on était petites. Il y avait une armoire et on a dormi dans les étagères de l'armoire. On dormait, malgré la musique et le bruit.

Je me rappelle aussi nous asseoir sur le rebord
des fenêtres de la caserne pour discuter avec
mon amie.

(93)

En 1995, j'étais hôtesse d'accueil de la première exposition dans la chapelle. Le sujet c'était le débarquement de Quiberon. Les pigeons me tenaient compagnie.

On espère tous exposer dans un lieu comme ça et j'ai eu ce bonheur-là. L'expo «Mémoires» c'était quand même une sacrée aventure.

On avait fait venir une exposition de Doisneau sur le thème des vacances d'avant. On avait habillé le rez-de-chaussée pour reconstituer un esprit de vacances des années 1960.

Les Artistes du Pays d'Auray organisent depuis 2012 les expositions «Expressions». Leur défi est d'investir le volume aussi dans sa hauteur. La chapelle a retrouvé ses lettres de noblesse avec l'art. Il y a des concerts, des expositions, des marchés, des spectacles avec Méliscènes. Elle s'habitue, elle s'accommode, elle évolue avec la population.

Juin 2016, une jeune fille a refusé d'entrer dans la chapelle pour y voir l'exposition. Elle entendait des voix et voyait des formes bouger. Elle me les a présentées, nous avons déambulé ensemble. Certaines disaient être nées ici, d'autres enterrées là. Toute la classe a écouté son ressenti avant de commencer la visite de l'exposition «Sauvage Ordinaire». C'était une visite pas comme les autres !

Je pense que la chapelle a beaucoup de chance. Parce qu'elle vit avec des artistes, donc elle se remet en question tous les ans.

J'ai eu la chance d'avoir cette chapelle pour
moi toute seule, d'y passer une nuit complète.
C'est un lieu qui est extrêmement apaisant.
Solitude, Zénitude, Plénitude.

(100)



*Auray. Élévation sud de l'ancienne église du Saint-Esprit
devenue la caserne Duguesclin, partie est, 1978.
François Dagorn. (c) Inventaire général, ADAGP*

Témoignage signature de
Yola COUDER :

J'ai eu le plaisir d'ouvrir et d'accompagner les publics lors de différentes expositions d'arts actuels depuis 2008, d'y recueillir de nombreuses émotions et d'apprendre à lire son histoire au travers de nombreux témoignages des habitants et des personnes en charge du service du patrimoine.

J'y ai tant appris et tant partagé. Lors de mes visites j'ai si souvent entendu de la bouche des enfants « à quoi elle sert la petite porte tout en haut de la chapelle ? », cela nous a mené à rêver, à imaginer les vies de ce lieu aujourd'hui dédié à l'expérimentation artistique.

Cohabiter avec les œuvres des artistes c'est comme ouvrir un bout de son âme et grandir avec.

Être immergée dans un tel lieu m'a vraiment bouleversée, ce bâtiment a une présence inouïe, tout particulièrement dans ses instants de mise à nu traversés d'une lumière. J'y ai vécu mes premiers montages d'exposition.

Inoubliable sensation du premier tourbillon-des-choses-à-faire-en-si-peu-de-temps, pour que le jour du vernissage la magie puisse opérer dans un air de fête, mêlant soulagement et fierté.

Les artistes créent chacun leur tour un nouveau tableau immersif qui met en valeur leur art en ce lieu qui a déjà tant vu et qui aujourd'hui soutient encore.

Ce que j'ai pu vivre dans la chapelle du Saint Esprit à Auray, lors de ces périodes de préparation des expositions et de médiation culturelle avec les publics, m'a tellement marquée que j'ai ensuite voulu en faire mon métier !

La chapelle m'a guidée, mais aussi son équipe si passionnée et engagée.

Je pense à l'ancien directeur Christian, qui m'expliquait dans les années 2010 que ce n'était pas grave si une exposition ne touchait pas tout le monde car l'Art ne devrait jamais devenir quelque chose de consensuel, tout au contraire.

En 2024 le moment s'est présenté pour moi d'écrire un projet d'exposition in-situ pour ce lieu. Je ne pouvais pas imaginer créer une

exposition sans venir questionner les histoires si envoûtantes que j'avais entendues, et je voulais aussi que l'on puisse lever la tête, vers la petite porte, vers l'observation du passage de ces années, vers les traces encore visibles de son passé.

J'ai proposé à l'artiste Félix Blume de réaliser une collaboration artistique et de réfléchir à une création sonore qui puisse venir interagir avec la hauteur de la chapelle et aller en chercher ses sonorités profondes.

Félix a aussi ce quelque chose en plus d'un artiste modeste qui sait prendre le temps d'écouter les histoires qui l'entourent et les respecter.

Dans son travail il aime chercher à développer des procédés d'installations toujours plus inventifs et expérimentaux qui redonnent l'écho nécessaire aux histoires qu'il récolte.

Très rapidement, au regard des dimensions du lieu et de ses recherches en cours, il m'a proposé l'idée d'une Pluie Sonore.

Je tiens à adresser nos plus sincères remerciements à toutes les personnes ayant accepté de nous transmettre leur témoignage de vie lié à ce lieu, leurs intimités. Ils et elles nous ont fait confiance et ont ainsi accepté d'être présents dans le coeur de l'installation Pluie d'Été déployée dans la chapelle de juin à septembre 2026. Ils et elles parlent aussi pour ceux qui ne sont plus là où qui n'ont pas pu venir témoigner à cette occasion.

Je remercie aussi les personnes qui m'ont permis de comprendre que créer une exposition aujourd'hui consiste aussi à composer avec l'existant et donc d'apprendre à se rendre disponible à l'autre, à écouter, à rester ouverte et confiante pour prendre le temps de composer des histoires qui ont du sens.

VIFS REMERCIEMENTS AUX PERSONNES
AYANT TÉMOIGNÉ :

Angèle BERNARD-DOURNEAU

Claude BERNARD

Gérard BETREL

Pierre BONNEC

Bruno BOTTI

Léon BURGUIN

Daniel BUSSONNAIS

Yvon COROLLER

Jean-Pierre DUPUICH

Josiane GUEGAN TANGUY

Anne-Claude GUILLERME TANGUY
Marie Martine GUILLO
Geneviève HAMON
Brigitte KERGOSIEN COUSIN
Daniel LAMBERT
Lucie Claire LAMBERT
Renée LE BARH
Thierry LE FALHER-LE BOURSER
Léna LE FRAPPER
Mary LE FRAPPER
Françoise LE GLOAHEC
Jean-Luc LE GUENNEC
Yves LE MOING

Christian LE YONDRE
Jacques LETALLEC
Danièle LOCHET-DOURNEAU
Kristell OLLIVEAUD
Armelle PEREZ VERA
Olivier PICOT
Cécile THOMAS

Remerciements pour la conception à l'autrice Lisa Hab, à l'équipe d'Athéna pour les relectures et les encouragements, à ABP Imprimerie Numérique (Aubenas) ainsi qu'à Bureau Falaise (Brest) pour leur engagement à faire ce livre avec nous !

QR code à scanner pour télécharger ce livre :



<https://felixblume.com/>

